

COMPTES RENDUS

Glaire D. ANDERSON. — *The Islamic Villa in Early Medieval Iberia. Architecture and Court Culture in Umayyad Córdoba*. Farnham Ashgate, 2013, XIV, 225 p., ill.

La publication de cet ouvrage couronne la série de travaux que Glaire D. Anderson, spécialiste en Histoire de l'Art à l'Université de Caroline du Nord, a consacrée à l'art omeyyade en al-Andalus et aux « villas » périurbaines, appelées en arabe *munya-s*, construites dans les environs de Cordoue aux VIII^e-X^e siècles. Au-delà des poncifs littéraires sur la *munya* comme lieu de plaisir et de transgression, l'auteur s'interroge sur le rôle de ces résidences d'agrément, qui conjuguèrent fonctions palatines et productives, dans l'économie générale de l'État. Elle s'appuie pour cela sur la littérature médiévale d'al-Andalus et sur les résultats des fouilles archéologiques menées autour de l'ancienne capitale du califat. Elle s'arrête en particulier sur le site d'al-Rummâniya, de ces résidences champêtres peut-être la mieux connue. Comparant le cas andalou à celui de la villa romaine ou à son héritière de la Renaissance, elle milite enfin pour une histoire élargie des sensibilités, qui dépasse les clivages instaurés par un culturalisme étriqué, qui déchiffre l'Islam au seul prisme de la norme religieuse et lui dénie cet art de vivre aristocratique puisé dans l'Antiquité.

Le premier chapitre porte sur les commanditaires de ces prestigieuses constructions et, plus largement, sur les « dimensions sociales du patronage ». L'enquête débute, comme il se doit, avec la fondation vers 756 d'al-Rusâfa par 'Abd al-Rahman « l'immigré », qui transplante sur cette terre d'exil le souvenir et l'appellation de l'une des propriétés syriennes de son grand-père Hishâm. Al-Râzî, le chroniqueur et géographe du califat, prétend qu'une première demeure y avait été édiflée aux lendemains de la conquête par un officier berbère, Razîn al-Burnusî. Le nom de cet inconnu résonne comme un archétype (l'homme au « burnous », l'un des attributs des Maghrébins), aussi est-il difficile d'éluder la portée symbolique de ce récit, qui condense sous

une forme anecdotique des ingrédients du discours omeyyade décrypté par Gabriel Martinez-Gros dans *L'idéologie omeyyade* (1992). Comme beaucoup d'autres chercheurs, Glaire Anderson se penche assez peu sur l'écriture elle-même, bien que l'un des attraits de son ouvrage réside dans l'insertion de nombreuses descriptions tirées de la littérature palatine. On peut lui reprocher aussi de spéculer – en pure perte, faute d'indices – sur l'origine ethnique de 'Ajab, la concubine d'al-Hakam I (796-822) qui transforma sa propriété périurbaine en léproserie. Tout l'intérêt de son étude, cependant, est de suivre la destinée de ces lieux paradigmatiques. Elle évoque ainsi la renommée de la *munya* implantée sur la rive gauche du Guadalquivir par l'eunuque Nasr qui, auréolé de ses victoires contre les Normands qui harcelaient les côtes, se vit confier l'élargissement de la grande-mosquée de Cordoue par 'Abd al-Rahmân II, avant d'être exécuté par son patron en 850. Sa splendide villa servit ensuite de séjour occasionnel à Ziriyâb – le « rossignol de Mossoul » à qui l'on attribue l'importation à Cordoue du raffinement oriental –, avant de repasser sous le contrôle direct des souverains. Bien connu par les travaux d'Ana María Carballeira (*Legados píos y fundaciones familiares en al-Andalus*, 2002), le rôle joué par l'entourage féminin des émirs et par les élites serviles ou affranchies (les *fityân*) dans le mécénat est ainsi développé à travers les quelques exemples qui survivent dans les textes. Le souverain ne restait pas en marge de ce mouvement, puisqu'al-Rusâfa fut réaménagé par Muhammad I (852-886) et immortalisé par les vers de 'Abbâs Ibn Firnâs, figure éclectique d'une culture provinciale alors fascinée par Bagdad. Traditionnellement associé aux convulsions de la *fitna* fin du siècle, l'émir 'Abd Allâh (888-912) réamorça la construction de ces villas champêtres grâce à la « villa de la noria », Dâr al-Na'ûra. 'Abd al-Rahmân III (912-961), initiateur du califat à partir de 929, affectionnait particulièrement cette halte lors de ses parties de chasse, et en 941, il fit alimenter la pièce d'eau de cette *munya* grâce à une dérivation de l'aqueduc

de Cordoue, qui desservait aussi la monumentale cité-palais qu'il avait fait construire à Madīnat al-Zahrâ' à partir de 936, pour rivaliser avec les projets des califats rivaux. Dâr al-Na'ûra servait aussi à d'autres spectacles : une centaine de prisonniers chrétiens, capturés lors d'une expédition vers le « domaine de la guerre », y furent publiquement décapités devant le calife. Sous al-Hakam II (961-976), alors que Cordoue était devenue la ville la plus peuplée de l'Occident musulman, sept nouvelles *munyas* font leur apparition dans les textes. Leurs possesseurs ? L'émir des croyants, ses frères, mais aussi ses serviteurs favoris, le plus souvent des « slaves », anciens esclaves à la peau blanche, enlevés lors de raids frontaliers ou achetés à prix d'or aux marchands de Verdun ou de Prague. Les villas de ces hommes de l'ombre, fidèles serviteurs de l'État, se trouvaient à proximité du grand complexe califal et constituaient autant d'étapes lors des processions officielles. Le général Ghâlib, défenseur de la Marche Supérieure, possédait la sienne. Le célèbre *hâjib* Ja'far, constructeur de la mosquée de Tarragone, et surtout maître d'œuvre de la somptueuse et baroque extension de la Grande mosquée de Cordoue, possédait un pavillon entier à Madīnat al-Zahrâ', mais l'auteur lui prête aussi une *munya*, sur le témoignage – il est vrai assez fragile – d'un bassin en marbre conservé au Musée archéologique de Grenade (p. 32). Durrî al-Saghîr, formé dans les ateliers de tissage du *Dâr al-tirâz*, d'où sortaient les soieries de luxe, responsable ensuite de la fabrication des subtils ivoires qui faisaient la renommée de l'art cordouan, avait quant à lui reçu la propriété d'al-Rummâniyya, que l'archéologie croit désormais pouvoir identifier. Sous le quasi-règne d'Ibn Abî 'Amir, le même chapelet de résidences semi-rurales se développa autour du nouveau poumon politique de la ville, Madīnat al-Zâhira.

Le second chapitre nous fait découvrir la morphologie et les décors de ce type de structures, essentiellement à partir des recherches menées sur le site d'al-Rummâniyya, fouillé en 1911 par Ricardo Velázquez Bosco, puis de nouveau à partir de 2006 par l'équipe formée de Felix Arnold, de l'Institut allemand d'archéologie de Madrid, d'Antonio Vallejo et d'Alberto Canto. Derrière de hauts murs dont la typologie rappelle les murailles de Madīnat al-Zahrâ', se déployaient des jardins en terrasse, dominés par un complexe résidentiel allongé d'est en ouest. Celui-ci était formé de trois grands ensembles : un ensemble fonctionnel (écuries, pièces de service) ; un noyau central comprenant une salle de réception et d'apparat apparentée

à Dâr al-Mulk (Madīnat al-Zahrâ') et formé d'une double nef largement ouverte sur le jardin et le bassin central ; une autre salle de réception monocellulaire, ouverte d'une part sur le jardin, et d'autre part sur un immense plan d'eau. Glaire Anderson synthétise ici des résultats antérieurs, auxquels elle ajoute des reconstitutions 3D, dont le caractère nécessairement approximatif ne sera pas du goût de tous les lecteurs. Les comparaisons établies ensuite avec des villas antiques, dans la péninsule (Saint Cucufat, dans l'Alentejo, et Pla de Nadal à Valence) et en Afrique du Nord, ne paraissent pas toujours convaincantes, dans la mesure où elles ne pointent que des similitudes superficielles (orientation est-ouest, caractère longitudinal des constructions, ouverture du corps central sur l'extérieur...). De même, le caractère extrêmement courant des nefs de réception ouvertes sur le patio par des arcades ne devrait pas occulter les différences de typologie entre al-Rummâniyya, la Qal'a des Benî Hammâd, Ashîr, Sabra al-Mansûriyya et l'Alhambra. L'analyse du décor d'al-Rummâniyya dévoile cependant des parallèles évidents avec Madīnat al-Zahrâ' (fresques à décor géométrique rouge et blanc sur stuc, pavage en marbre de même couleur...), ainsi qu'un riche programme iconographique où se déployait, sculpté dans du marbre blanc ou gris et parmi des décors végétaux, un bestiaire formé de lions, de gazelles, d'aiglons et de griffons, familier à quiconque a déjà contemplé les pièces-maîtresses de l'ivoire califal du x^e siècle. Il est à regretter, néanmoins, que l'inventaire, l'identification et la description des pièces exhumées à al-Rummâniyya ne soient pas menées à terme dans cet ouvrage. Des rapprochements sont ensuite esquissés entre les bassins en marbre sculpté de cette résidence et d'autres pièces du même type, dont elle accrédite ainsi l'attribution – pourtant hypothétique, bien qu'elle n'évoque pas ces débats – aux *munyas* de Ja'far et de Dâr al-Na'ûra. On identifie quelquefois à cette dernière le site de Cortijo del Alcaide, que l'on ne connaît cependant guère en dehors de son foisonnant décor végétal pariétal, sculpté dans la pierre puis recouvert de stuc : on peut regretter que ce dossier ne soit pas exploité dans la présente étude. Il faut aussi admettre qu'à la lecture de l'ouvrage, la notion préalablement définie de *munya* perd progressivement de sa rigueur. Tout palais périurbain de taille moyenne semble mériter ce nom, comme le Cortijo del Alcaide, dont la fonction productive ne semble pourtant pas établie, si tant est que cette fonction soit vraiment nécessaire à la définition d'une *munya*. Par ailleurs, l'auteur suggère que le chapiteau aux musiciens du Musée archéologique

de Cordoue pourrait venir d'une autre *munya*, et ce principalement sur la base du thème festif qu'il illustre. Suivant la ligne directrice du rapport à la nature, Glaire Anderson rapproche enfin le décor d'al-Rummâniyya des réalisations califales en ivoire, le décor exubérant de la pyxide d'al-Mughîra devenant ainsi l'illustration de la « culture aristocratique de la *munya* » (p. 90). Autant de propositions intéressantes, mais dont on peut quelquefois déplorer le caractère approximatif.

Le troisième chapitre dirige nos pas vers les jardins qui, dans le cas d'al-Rummâniyya, semblent avoir surtout abrité, sur une surface de 4 ha, des oliviers et des arbres fruitiers. La définition de la *munya* se précise alors, fort heureusement, puisque l'auteur rappelle que ce terme était synonyme de jardin (*bustân* ou *janna*). La *munya*, forcément suburbaine, se distinguait selon elle des grandes propriétés rurales de l'aristocratie, qui auraient été désignées par le terme *qariya*, dont elle ne relève cependant pas la diversité de sens possible, et orientées plus clairement vers des objectifs de rentabilité. Le regard se tourne ensuite vers les systèmes hydrauliques, trop superficiellement évoqués, et vers les plantations elles-mêmes. On pourrait alors s'attendre à ce qu'elle s'appuie sur des analyses paléobotaniques, mais faute de résultats dans ce domaine, c'est sur le *Calendrier de Cordoue* (961) et le *Kitâb fî tartîb awqât al-ghirâsa*, deux traités agronomiques datant du règne d'al-Hakam II, que repose la démonstration. À propos du premier, il faut corriger au passage la confusion (p. 114) entre 'Arîb b. Sa'd, probablement à l'origine des notices astronomiques et médicales, et Rabi' b. Zayd, évêque d'Elvira, connu pour son érudition, mais à qui il convient sans doute d'attribuer plutôt les notices concernant les fêtes chrétiennes. Par ailleurs, ce type de sources ne peut à lui seul permettre de reconstituer scientifiquement l'éventail des essences cultivées dans les *munyas*. Quoiqu'elle s'en défende, en prélude de son ouvrage, G. Anderson se laisse visiblement saisir par l'imaginaire, il est vrai d'une saisissante délicatesse, de la poésie de cour, évocatrice selon elle d'un idéal « humaniste » et aristocratique de l'*otium*, où se mêlent plaisirs du corps et des sens, parfums et couleurs subtils... Jusque-là contenu par une méthodologie qui devait laisser place à l'archéologie, mais n'en a finalement fait usage que marginalement, le mythe andalou ressurgit avec force : tolérance, tiédeur religieuse, luxe, calme et volupté. Se trouve alors composé le portrait idéalisé de l'honnête homme andalou, point trop différent, finalement, de l'aristocrate romain ou du prince de

la Renaissance. Le *Livre des monastères* (*Kitâb al-diyârat*) de l'Égyptien al-Shâbushtî (x^e siècle), où les monastères accueillent les souverains musulmans qui s'y livrent aux plaisirs du vin au milieu de jardins bucoliques, est même convoqué pour accréditer l'intuition d'une secrète continuité entre la villa romaine et le monastère chrétien. Une lecture de l'étude de Brigitte Foulon (*La poésie andalouse du x^e siècle : voir et décrire le paysage*, 2011) sur Ibn Khafâja (xi^e siècle) montre pourtant que les paysages intériorisés et typifiés de la poésie andalouse renvoient à d'autres réalités que botaniques.

Plus rigoureux, le dernier chapitre déchiffre le rôle de la *munya* dans le « paysage de la souveraineté ». Ces palais abritaient occasionnellement, en effet, des cérémonies officielles et servaient à loger des hôtes de marque. En 937, après la soumission de Saragosse, le général Muhammad Ibn Hashim vint rejoindre le calife à al-Ramla – autre référence à la Syrie natale des Omeyyades – pour l'accompagner à la chasse. Les ambassades qui affluaient à Cordoue au x^e siècle, venues de Constantinople, du Maghreb ou du nord de l'Ibérie, s'installaient dans ces complexes périurbains, conçus pour l'apparat et situés à une distance raisonnable du siège central du califat. Des banquets s'y déroulaient également, mettant en scène le lien entre le maître des lieux et le souverain, ou la protection accordée par ce dernier aux lignages de l'aristocratie. En 973, en présence du souverain et des Quraysh, l'imam de Cordoue reçut dans sa *munya* personnelle les fils des Hassanides d'Afrique du Nord, des alliés du califat, pour une luxueuse cérémonie de circoncision. En 975, le général Ghâlib, honoré du titre de « porteur des deux épées » (*Dhû al-sayfayn*), prit la tête d'une procession qui partait de sa résidence périurbaine pour se diriger, avec des régiments d'élite, vers le palais émiral de Cordoue, où al-Hakam II l'adouba. Glaire Anderson souligne donc, dans un passage fort intéressant, que les *munyas* étaient intégrées aux « processions civiques » qui, à Cordoue comme dans le Caire fatimide étudié par Paula Sanders, parcouraient le paysage urbain et servaient à réaffirmer l'alliance entre le souverain et sa ville. Très suggestive aussi s'avère la réflexion finale sur les liens entre l'idéal du bon gouvernement et l'image de fertilité et de mise en ordre de la nature qu'illustre pleinement la *munya*.

L'exécution du « slave » Durrî al-Saghîr par al-Mansûr en 976 marque pour l'auteur la fin d'une époque, celle où la *munya* était totalement intégrée dans le protocole de la cour et la vie publique. G. Anderson postule que l'époque des taifas,

continuatrice par bien des aspects de la culture califale, aurait cultivé une autre conception du rapport entre palais et jardin, confinant ce dernier dans l'espace clos de la résidence royale, comme on peut le voir à l'Aljafería de Saragosse, où la salle d'apparat principale ouvre sur un patio qui servait d'écrin de verdure. La *munya* omeyyade aurait au contraire conjugué l'ordre et le confort urbains avec la fertilité et le foisonnement domestiqué de la campagne.

Le livre se referme sur quatre textes en arabe sur les *munyas* omeyyades, avec une traduction anglaise en vis-à-vis. Il aurait été utile d'y insérer une liste récapitulative de toutes les mentions de ce type de résidence que l'on rencontre dans les sources.

On parcourt l'étude de Glaire Anderson avec plaisir : écrite dans un style fluide, agrémenté de larges extraits de sources, elle est bien structurée et ne manque ni d'idées ni d'originalité. De plus, l'auteur met à notre disposition un ensemble de données jusque-là dispersées dans des publications parfois confidentielles. On regrette cependant la médiocre qualité de certaines illustrations, parfois répétées de manière incompréhensible. Le principal défaut de l'ouvrage, cependant, réside dans son insuffisante rigueur. Les données archéologiques ne sont pas analysées de manière assez approfondie, et cette monographie repose en réalité principalement sur le cas d'al-Rummâniyya. Les nombreuses *munyas* de la périphérie cordouane ne sont pas recensées de manière systématique et les débats sur leur localisation et leur identification ne sont pas exposés. Par ailleurs, le volume s'achève sans que l'on sache précisément ce qui relie, ou différencie, la « villa » islamique de ses homologues de l'Antiquité et de la Renaissance. La définition fixée au départ – un palais aristocratique suburbain, conciliant des fonctions d'agrément et de production agricole – s'estompe au fur et à mesure que l'auteur range dans cette catégorie la quasi-totalité des palais extramuros, ainsi que des sites archéologiques totalement décontextualisés, dont on ne connaît que des éléments de décor. Peut-on qualifier de *munya* toute résidence palatine qui se trouvait à l'extérieur de la *madîna* à l'époque omeyyade ? Ces ensembles possédaient-ils invariablement une fonction productive, comme la villa antique ? Le travail de G. Anderson ne permet pas de vérifier pleinement la validité de ces postulats de départ, d'autant plus qu'une série d'approximations (rapprochements peu étayés avec les villas romaines, identification hasardeuse des cultures...) accroît encore la confusion du lecteur. La thèse centrale, celle de la permanence en al-Andalus du mode de vie et des valeurs

aristocratiques supposément incarnés par la villa romaine puis par son héritière de la Renaissance, s'avère donc fragile, faute de preuves suffisantes. Il est donc à parier que le débat se prolongera et que les recherches sur la *munya* andalouse se poursuivront sur la base de ce premier essai.

Cyrille AILLET.

Claude ANDRAULT-SCHMITT. — *La cathédrale de Tours*. La Crèche, Geste Éditions, 2010, 291 p., ill.

Dans la galerie traditionnelle des cathédrales françaises, l'historiographie n'a concédé à Saint-Gatien de Tours qu'une place secondaire. Bien à tort, car l'ouvrage que lui consacre Claude Andrault-Schmitt fait surgir de l'ombre un monument important de l'art gothique, même s'il ne s'inscrit pas dans la course au gigantisme qui, de Paris à Beauvais, caractérise pour une part l'architecture du XIII^e siècle.

Précisons d'emblée que ce livre a une histoire. Il était initialement destiné à être publié chez Zodiaque dans la collection *Le ciel et la pierre*, et a été écrit dans cette optique. La disparition de Zodiaque a conduit Claude Andrault-Schmitt à chercher un autre éditeur. Elle l'a trouvé en Geste Editions, et le lecteur ne peut que se féliciter de ces circonstances : l'éditeur a conçu une mise en page aérée, claire, enrichie de somptueuses photographies, et a su faire de ce livre un objet autant esthétique qu'intellectuel. Le propos initial, lui, n'a pas été modifié : il s'agit d'une monographie écrite pour un public d'amateurs éclairés. Mais contrairement aux autres volumes de la défunte collection, auxquels des critiques avaient reproché de ne pas trancher clairement entre le guide de visite et l'étude scientifique, le livre de Claude Andrault-Schmitt balance plus franchement en direction de la monographie analytique ; et même si le propos a été délibérément élagué, l'auteur ne se prive pas d'incursions érudites dans nombre de dossiers importants.

Un premier chapitre guide le lecteur pas à pas dans sa découverte de la cathédrale, depuis la façade occidentale, le chevet, l'entrée par le bras sud du transept, les volumes intérieurs, enfin le bras nord du transept et le cloître Renaissance. Le chapitre 2 replace le monument dans son environnement topographique (la ville, son équipement religieux, les établissements concurrents sinon rivaux, comme Saint-Martin et Marmoutier, enfin le quartier cathédral et le palais archiépiscopal) et dans le temps long qui est celui dans lequel s'ancrent les légitimités